

—**La parution de ce premier roman fait suite à une histoire mouvementée.**

—*Élégie Basque* a été envoyé aux grandes maisons d'édition parisiennes, et malgré les lettres de soutien du directeur d'édition du Seuil René de Ceccatty, plus encore celle de Stéphane Barsacq directeur d'édition chez Albin Michel qui ont défendu le manuscrit face à des commerciaux rétifs, je n'ai pas eu la chance d'être publié. Stéphane Barsacq m'avait écrit qu'une dizaine de grandes maisons d'édition étaient prêtes à publier ce roman plein d'énergie, mais la rencontre espérée n'a pas eu lieu. A mes yeux, ces deux lettres manuscrites ont plus de valeur qu'une publication standard. René de Ceccatty a écrit des ouvrages qui ont fait date sur Pasolini, et Stéphane Barsacq un livre important sur Cioran, deux auteurs qui me nourrissent. Preuve que les affinités se retrouvent à l'aveugle. Après cette jolie déconvenue, mes lecteurs m'ont conseillé d'être publié au Pays basque.

—**Au Pays basque aussi, il vous est arrivé une histoire avec la publication de ce roman.**

—Mon livre a connu sa petite mésaventure locale l'année dernière, avec un éditeur enthousiaste pour mon texte et décidé à le publier, avant de s'accaparer quelques passages poétiques pour son auto-édition, avec un très vague remerciement à un certain Acocarena (rires). Une coquille, selon lui. Une histoire tragico-mique, selon moi. Alors je me suis rapproché de jeunes amoureux de la littérature prêts à défendre la création « d'ici et d'ailleurs » qui voulaient monter une maison d'édition associative.

—**Vous étiez donc faits l'un pour l'autre avec Lamia?**

—J'ai intégré la maison d'édition dont je porte aujourd'hui la ligne éditoriale avec *Élégie Basque*. Nous partageons l'idée d'une littérature liée à ce lieu particulier sans tomber dans le folklore exotique du petit peuple qui chante des deux côtés des Pyrénées. Lamia invite chaque auteur à présenter une vision subjective, lyrique et libertaire de ce Pays basque à la richesse culturelle et à la complexité incroyables. Les œuvres que Lamia se propose de traduire en français participent à cette même vision ouverte du Pays basque et de la littérature.

—**Passons au sujet du roman : que signifie le titre *Élégie Basque*?**

—Avant tout le titre est une claire déférence à Rilke dont les élégies de Duino ont marqué mon rapport au monde. Plus généralement, l'élégie exprime la souffrance amoureuse vécue comme une mort à soi-même, et dans ce cadre le personnage principal, Peio, fait l'expérience exacerbée de la perte d'Elsa, au point de ne plus savoir s'il est mort ou vivant. Nous le découvrons au fil des chapitres, peu à peu. D'autres protagonistes se trouvent aussi être confrontés à la mort pour des passions amoureuses : Peio, Amatxi, Manu, la mère... Voilà pourquoi le fantôme bleu de la couverture, un travail de Benoit Etcheverry, met en évidence la tension entre la passion sensuelle et la mort. Un peu comme si toute histoire d'amour se rapprochait d'une résurrection. Je suis convaincu que l'on naît quand on aime. A mes yeux l'expérience élégiaque de l'amour est plus fondamentale que l'être-pour-la-mort dont Heidegger fait le point de départ de toute existence authentique. C'est à travers la perte amoureuse que nous prenons conscience dans notre chair de la finitude.

—**On peut bien dire alors qu'il s'agit d'un roman d'amour ? Il suffit de lire pour s'en rendre compte le poème en quatrième de couverture.**

—J'éprouve une certaine gêne à répondre qu'il s'agit tout bêtement d'une histoire d'amour, une histoire sur « la vie et la mort ». Rien de moins vendeur et de moins original, n'est-ce pas? Je l'ai écrit avec la plus grande naïveté, comme si le monde était juste né la veille. Si je revendique l'aspect mélodramatique de l'intrigue, je l'inscris aussi dans le cadre d'un amour perçu comme la force de vie et d'évolution, cette énergie fondamentale dont nous prenons conscience grâce à la découverte de l'autre. Il est d'ailleurs possible de nommer différemment cette force universelle qui rapproche le multiple dispersé. Et pourquoi pas Dieu ? Ce n'est qu'une fois le roman écrit que j'ai cherché à « comprendre » ce que j'avais évoqué, et alors j'ai vu un lien évident avec les ghazals de Hafez, le célèbre poète persan du XIV<sup>ème</sup> siècle, dont les paroles d'amour ambiguës s'adressent autant à une femme qu'à Dieu. J'avais cette impression en écrivant de parler d'amour, de Dieu ou le néant? La ressemblance entre l'amour et la foi devient plus visible du fait que si toutes les langues disent « je t'aime » sans être certaines de l'existence de l'amour, toutes les religions s'adressent au divin avec une même incertitude... Il y a ceux qui prient et ceux qui s'embrassent. L'amour et Dieu sont présents partout, visibles nulle part.

—**Dans ce cas, *Élégie Basque* peut être lu comme une enquête mystique concernant l'énigme de l'amour ?**

—Peut-être, oui. Nous découvrons le monde à travers l'amour fou de Peio qui n'a pas de réponse. Il aime parce qu'il ne peut pas ne pas aimer. Ou bien, selon le vertigineux et célèbre *amare amabam* de Saint-Augustin: il s'agit d'aimer l'amour. Aujourd'hui plus que jamais, j'y vois l'origine et l'expérience du sacré.

**—Les passages érotiques qui présentent l'amour sous la figure d'Eros revisitent-ils volontairement la passion à l'âge de la pornographie ?**

—On ne peut pas tordre le cou à une certaine pornographie sans la prendre à pleine main. L'érotisme est une ode à la vie, comme Pasolini le filme dans *Les Contes de Canterbury* ou *Les Mille et une Nuits*. Dans l'ébauche de mon roman, Peio passait son temps avec des maîtresses dans l'espoir de retrouver Elsa grâce à des illuminations sexuelles. Je me suis rendu compte que cette tentative lyrico-érotico-mystico-anarco manquait d'équilibre. Il y a eu pas mal de coupes et de remaniements avant d'aboutir au texte final.

**—Est-il faux de dire que le lien de l'amour avec la mélancolie est un peu la signature de fabrique d'*Élégie Basque*? D'ailleurs, tu parles de la mélancolie comme de la cinquième dimension de l'univers, celle qui le rend sensible et réel.**

—Sans amour, on n'a rien à perdre, et la mélancolie tient à l'inquiétude amoureuse au sens large. La révélation que le bonheur est une flambée dans la nuit amène à l'exaltation de l'instant. Une de mes œuvres musicales favorites s'intitule *Mélancolie*, de Poulenc. Sans avoir connaissance de son titre, je l'écoutais en boucle à l'époque où j'écrivais *Élégie Basque*. Je suis particulièrement sensible à la beauté de la mélancolie. Je la situe d'ailleurs à la source de la beauté.

**—Quel est le sens de ces passages contemplatifs qui ressemblent à des petits poèmes en prose et forment un autre trait marquant d'*Élégie Basque* ?**

—Comme il doute d'être sain d'esprit, d'être vivant ou mort, Peio se raccroche régulièrement au monde à travers sa contemplation. L'absence d'Elsa occupe toute ses pensées, guide tous ses pas, de sorte qu'il évolue dans un monde parallèle. L'arrière-monde intime de sa passion. Rien n'est plus mystérieux, rien ne nous échappe plus que la réalité. Nous évoluons dans nos schémas, nos idéologies, les mots, loin de l'instant présent, toujours inaccessible. L'impossibilité même d'accéder au réel constitue le cœur battant de l'écriture, et je n'envisage pas d'indiquer le mystère du monde sans poésie.

**—L'alternance de moments festifs sans limites et de grande solitude reflète-t-elle le caractère maniaco-dépressif du personnage ?**

—Je ne sais pas exactement qui est Peio. Les ambiances différentes des chapitres donnent à ressentir les montagnes russes de sa vie faite d'accélération festives ou érotiques, et de ralentissements lorsqu'il faut remonter la pente de la solitude. J'ai voulu un personnage avec sa part de mystère, pas une simple marionnette ou un certain type d'individu. C'est pourquoi le roman peut se lire comme une enquête psychologique menée par le narrateur lui-même qui n'a cessé d'interroger ses amis, ses maîtresses et à sa psy pour savoir s'il n'est pas fou.

**—Nous avons expliqué le mot « élégie », mais quid du « basque » ? Tes personnages sont-ils basques ?**

—Peut-être, en tous cas ils ne sont pas normés. Anti-réaliste par passion de la liberté, je les considère davantage comme le pendant des Vitelloni échoués sur la côte. Chaque matin ils se réveillent avec la gueule de bois de leurs rêves. Ils n'ont pas d'âge, je dirais qu'ils transpirent la jeunesse éternelle par incapacité à vieillir. Ou à mûrir. Ils occupent ce lieu fait de montagnes, d'océan, d'une frontière fantasque et de fêtes, à leur manière.

**—Tu te sens basque ?**

—Je mets des guillemets aux identités. Pour les « basques », je suis différent. Pour les « français », je suis différent. Cela me va très bien: avoir une seule identité me semble une sécheresse. Et puis, du côté paternel, il y a Naples et la Sicile, je suis chez moi en Italie, comme au Pays basque ou à Paris. J'ai besoin de retourner régulièrement en Italie, là où je me suis en partie découvert à l'âge de vingt ans. Quoi qu'il en soit, l'appartenance au groupe, le nationalisme et le communautarisme me sont étrangers. Même en amour, je ressens le besoin que l'autre soit autre, et j'ai du mal à dire « nous ».

**—La question identitaire ici prégnante ne te touche pas ?**

—Je m'intéresse à ce que je fais, non à ce que je suis. Je me vois mieux à l'identité liquide, disons le mercure. La mobilité du vif-argent, ce caractère insaisissable, cette plasticité, cette adaptation valent mieux que l'identification à des papiers, au passeport ou une fois encore au groupe. Je me fais et défais avec les autres. La nationalité n'indique aucune des qualités propres des individus. Les différences valables entre les personnes ne passent par leur appartenance à telle ou telle « nation » ou « religion ». Partout il y a ceux qui sont ouverts et ceux qui sont fermés. J'ai certainement plus d'affinités avec un afghan dont les goûts sont proches des miens qu'avec un voisin ne partageant rien d'autre qu'un même passeport. Dans le cas de l'afghan c'est l'espace et la langue qui nous séparent. Avec le voisin, il peut s'agir d'années lumières.

**—Justement l'apprentissage du basque est un thème récurrent du roman. Quel est ton rapport à l'euskara ?**

—Au-delà du basque, je témoigne de l'apprentissage d'une langue et sa façon d'interroger notre rapport au monde. On y revient... Quant au basque, c'est la cinquième langue que j'ai apprise, et aujourd'hui je le travaille essentiellement en cours avec mes élèves. Certains jours je suis plutôt content de moi et d'autres je me retrouve déprimé. Exactement comme Peio. Apprendre et parler basque est une vraie joie. Une belle richesse.

**—Peut-on savoir quelles lectures ont servi de modèle à ton travail et à tes exigences?**

—Hélas je crains que ma réponse soit peu éclairante. Mes lectures sont trop disparates pour dégager des modèles : si le style de Martin Amis et l'approche lyrique de Jonathan Safran Foer me touchent particulièrement dans le domaine anglophone, les romans basques d'Atxaga m'accompagnent depuis longtemps comme ceux de Kirmen Uribe aujourd'hui. En italien, il y a Erri de Luca et Antonio Tabucchi. Surtout, il y a mon tropisme pour les écrivains viennois témoins de l'apocalypse joyeuse, notamment Joseph Roth. Et parmi les contemporains autrichiens, je regarde Peter Handke comme un guide. Côté français, je lis surtout les poètes : Christian Bobin, François Cheng, André Velter ou Philippe Jaccottet. Avec du recul, j'ai remarqué que le cinéma m'oriente plus que les livres. Les films de Leos Carax, Paul Thomas Anderson, Wonk Kar Wai ainsi que les premières œuvres sidérantes de Xavier Dolan influencent et font écho à ma façon de ressentir le monde. Je n'oublie pas la nouvelle vague Taïwanaise, d'abord avec Edward Yang et aussi Hou Hsiao Hsien : c'est là que je me ressource les jours de gros temps ou de fatigue.

**—Tu enseignes la philosophie. Est-ce que les philosophes sont des sources d'inspiration?**

—Le style mathématique de Spinoza rencontre vite ses limites en littérature, mais la clarté et la beauté de ses propositions me plaisent. Les sermons de Maître Eckhart ou sont réunies la pensée philosophique, la poésie et la mystique m'ont permis d'être qui je suis, mais je ne sais pas comment... Me parlent aussi la passion tragique de Schopenhauer ou de Clément Rosset, disparu il y a deux ans. Si la pensée contemporaine d'Edouard Glissant m'anime, je peux aussi nommer Jankélévitch pour son *Quelque part dans l'inachevé*, son *Presque-rien*..

**—Aujourd'hui tu crois au succès de ton livre?**

—On verra. Si les gens en achètent deux : un pour eux, un pour moi, ça peut marcher!

**—Et la suite?**

—J'ai trois romans au four et un essai sur le Pays basque. A voir si j'en viendrai à bout... L'écriture n'est pas une fin en soi, la vie demeure la seule passion légitime. Grâce à l'écriture, je trace ma voie pour embrasser la si fameuse aube du monde.

**Entretien effectué le 5 mars dans le salon de l'hôtel Mercure à Biarritz.**

**Leire G., pour Lamia.**

N-B: Initialement prévue le 13 avril pour le marché du livre de Sare, la parution d'*Élégie Basque* est reportée à une date indéterminée.